

Père Jacques Cuche

**70 ans** dans  
les courants d'air...

LETHIELLEUX





70 ans dans les courants d'air...  
Un prêtre témoigne...

Direction éditoriale :  
Jean-Denys Tétier  
Isabelle de Wulf

Diffusion exclusive : Librairie Pierre Brunet  
La Colomberie – 20, rue des Carmes – 75005 Paris  
Tél. : 01 46 33 00 50  
e-mail : [librairielaacolomberie@gmail.com](mailto:librairielaacolomberie@gmail.com)

ISBN : 978-2-24962-314-1  
ISBN pdf : 9782249624575

© 2015 Groupe Artège – Éditions Lethielleux  
• 10, rue Mercœur – 75011 Paris  
• 9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan  
[www.editionsartege.fr](http://www.editionsartege.fr) - e-mail : [contact@editionsartege.fr](mailto:contact@editionsartege.fr)

Tous les droits réservés, toute reproduction,  
même partielle, est interdite.

Père Jacques Cuche

70 ans  
dans les  
courants d'air...

*Un prêtre témoigne...*

Éditions Lethielleux

Du même auteur :

*Oser le hors-piste*, Parole et Silence, 2011.

*Le renard avait raison*, Lethielleux, 2012.

*Je me prépare à ma première communion*, OCH, 2010.

*Je me prépare à ma confirmation*, OCH, 2010.

Merci, Catherine et Robert...

Vous avez rassemblé les feuilles dispersées par les courants d'air  
pour qu'ensemble, elles témoignent de la jeunesse éternelle  
de notre Église. Sans votre encouragement persévérant  
et délicat, ce livre n'aurait pas vu le jour.





## Avant-propos

*Église de toujours,  
Aux écoutes du monde,  
Entends-tu bouillonner  
Les forces de l'histoire?  
Hymne du bréviaire*

Demain, le Seigneur me donnera la joie de célébrer mes soixante-dix ans de sacerdoce!

Quel chemin parcouru depuis mon entrée au grand séminaire Saint-Sulpice en octobre 1940 et mon ordination sacerdotale par le cardinal Suhard, le 20 avril 1946, jusqu'à ce jour!

Ces années ont été bouleversées par les profondes mutations qui ont transformé notre monde. Nombreux sont les travaux qui ont étudié et analysé cette remise en cause tous azimuts de qui était censé être immuable. La société où est née et a grandi ma vocation n'est en rien comparable à ce bel aujourd'hui où je vis mon sacerdoce. Par la médiation des différentes missions qui m'ont été confiées et par des rencontres aux conséquences fécondes, j'ai été appelé à une constante remise en cause de ce que j'avais appris au séminaire pour être prêtre pour les hommes d'aujourd'hui, dans la fidélité à ma réponse au Seigneur: «Viens, suis moi; je te ferai pécheur d'hommes».

Ces pages voudraient en témoigner, bien conscient que d'autres frères prêtres ont vécu cet *aggiornamento* avec plus de générosité missionnaire.

Aujourd'hui qui peut mesurer l'ampleur de notre conversion personnelle et ecclésiale pour qu'au cœur de ce monde en gestation, nous puissions annoncer la Parole et donner le Pain de Vie en réponse à l'invitation du Seigneur: «Donnez-leur vous-mêmes à manger?»

La prise de conscience de ce «bouillonnement des forces de l'histoire» a suscité en notre Église une extraordinaire volonté missionnaire.

La *Mission de Paris* et la *Mission de France*, l'expérience du Père Loew, docker sur le port de Sète et du Père Perrin, prêtre-ouvrier en Allemagne, les lettres du cardinal Suhard<sup>1</sup>, les innovations audacieuses des Fils de la Charité sous l'impulsion du Père Michonneau, à Colombes, les témoignages de Madeleine Delbrêl<sup>2</sup>, aujourd'hui, qui connaît ces réalités? Elles ont formé notre cœur de prêtre. Elles se voulaient réponse au coup de tonnerre qui, en février 1943, avait éclaté dans nos illusions trompeuses: *France, pays de mission*?<sup>3</sup>

La lecture des cent soixante pages de ce livre, où les statistiques irréfutables sont accompagnées de témoignages bouleversants, nous révèle la profonde déchristianisation de la France. Cette prise de conscience est si traumatisante qu'elle a empêché le cardinal Suhard de dormir pendant plusieurs nuits.

N'est-ce pas cette publication qui est à la naissance de ce que nous appelons aujourd'hui: la nouvelle évangélisation?

Lors de son premier voyage en France, durant l'été 1947, tout récemment ordonné prêtre, Karol Wojtyła, qui le 16 octobre 1978 deviendra le Pape Jean Paul II, observe avec beaucoup d'attention ces différentes initiatives missionnaires. Il est quelque peu déconcerté par la découverte de la réalité: *France, pays de mission?*, si différente de celle de sa Pologne natale. Au cœur de ses réflexions, se pose alors la grande question de la présence et de l'activité évangélisatrice de l'Église au sein du monde moderne, une question qui sera sous-jacente à tous les débats conciliaires.

Par ailleurs, la révélation des crimes de la déportation et des camps de concentration où, réduit à un matricule, l'homme a été asservi, méprisé, torturé, brûlé, gazé, tué, ébranlait dans ses fondements cette civilisation dont nous étions si fiers. L'humanisme

---

1. *Essor ou déclin de l'Église, Le Prêtre dans la cité*,

2. *Nous autres, gens des rues, Seuil*, 1971 et *Ville marxiste, terre de mission*, 1957, Desclée de Brouwer, 1995, Nouvelle Cité, 2014.

3. H. GODIN et Y. DANIEL, rapport paru en 1943 et publié au Cerf.

athée avait tragiquement abouti à la faillite de l'homme. La lecture du livre du Père de Lubac, *Le drame de l'humanisme athée*<sup>4</sup>, m'a convaincu que la raison ultime de la grandeur et de la dignité de tout homme est dans notre foi en Dieu notre Père.

Cette conviction n'est-elle pas toujours actuelle dans notre société qui veut asservir l'homme à l'économie en le réduisant à n'être qu'un instrument de production et de consommation? Mais comment annoncer le Dieu de Jésus Christ qui nous a créés à son image et à sa ressemblance?

De toutes nos forces, nous espérons, nous attendons, nous désirions un *aggiornamento* de notre Église.

Hier, sûre de son bon droit, notre Église avait multiplié les interdits. Aujourd'hui, elle doit apprendre à devenir «servante et pauvre» à la suite de son Seigneur. «Communion, peuple de Dieu, Corps mystique», elle doit apprendre à répondre à son Seigneur qui ne cesse de lui dire: «Va au large!» Elle doit apprendre à être inventive pour devenir accueillante à tout homme, chercher à le rencontrer et à partager «ses joies et ses souffrances». Elle doit apprendre à dialoguer avec l'homme, dans un langage compréhensible et respectueux. C'est le programme que lui traçait Paul VI dans son homélie clôturant le Concile (7 décembre 1965): «La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu. Qu'est-il arrivé? Un choc? Une lutte? Un anathème? Cela pouvait arriver, mais cela n'a pas eu lieu. Au contraire, ce fut le dialogue», un mot que ne cesse de reprendre le Pape François.

Nous n'avons pas fini de découvrir toute la richesse des textes votés par les Pères conciliaires. En ouvrant les portes et les fenêtres d'une Église trop longtemps repliée sur elle-même, ce Concile, «un coup du Saint-Esprit» (Père Congar), a provoqué des courants d'air. Certains ne les apprécient guère! Parfois même ce furent des tempêtes, mais la parole du Seigneur ne cesse de nous dire: «Ne crains pas!»

Fruits d'un travail biblique, théologique, liturgique poursuivi pendant de nombreuses années, malgré, parfois, les réticences

---

4. Écrit en 1944; publié par Spes puis au Cerf, en 1959.

romaines, désormais, ils sont des exigences incontournables pour cette nouvelle évangélisation à laquelle tout baptisé est appelé à participer. Les nombreuses interventions des différentes conférences épiscopales, les discours et les encycliques de papes ne cessent de nous rappeler cette exigence. Tout récemment, c'est l'encyclique du Pape François : *La joie de l'Évangile* (24 novembre 2013). J'y ferai référence à plusieurs reprises.

En relisant les différentes étapes de mon ministère, j'ai pris de plus en plus conscience que ces remises en cause successives donnaient un sens à mon « aventure » sacerdotale. Elles m'ont permis de vivre l'*aggiornamento* de l'Église que je veux servir de toutes mes forces. Toute ma vie sacerdotale en a été imprégnée. J'ai même été incité à *Oser le hors-piste*<sup>5</sup>. Quand le Seigneur appelle, qui peut savoir où il va nous mener ni par quelle route, il nous fera cheminer. Et Celui qui m'a appelé à son service m'a donné la grâce de lui être fidèle.

Aussi bien, cette relecture nourrit ma prière d'action de grâces, c'est la seule réponse possible à ma question : « Pourquoi moi, Seigneur ? »

Si ce n'est parce que tu as posé sur moi ton regard d'amour comme nous aimons le chanter : « Laisse-toi regarder par le Christ car il t'aime. »

Connaissez-vous le tableau du Caravage : la vocation de Matthieu ? Il est à Rome, dans l'église Saint-Louis-des-Français.

Jésus pointe son doigt sur Matthieu et son regard lui dit : « C'est toi que moi, j'appelle. »

Interloqué, Matthieu pose son doigt sur sa poitrine et semble répondre : « Comment moi ? Seigneur. Tu sais bien que je suis un pécheur. »

Pierre accompagne le geste du Seigneur et murmure : « Comment, lui aussi, Seigneur ? »

N'est-ce pas là l'histoire de toute vocation ?

N'est-ce pas là l'histoire de ma vocation ?

Mais Matthieu a tout quitté, une vie facile, des relations...

Mais moi, à quoi ai-je renoncé ?

---

5. Jacques CUCHE, *Parole et Silence*, 2011.

« Seigneur, tu m'as séduit et je me suis laissé séduire » comme le dit Jérémie (Jr 20,1).

Par ces pages, je veux témoigner de toute ma joie profonde d'être prêtre et prêtre aujourd'hui, pour les hommes d'aujourd'hui.

Et je voudrais que cela se sache.

Être prêtre, c'est recevoir du Seigneur, dès ici-bas, un bonheur qu'il est impossible d'imaginer à l'heure du premier oui au Christ.

Comme je voudrais que ce bonheur soit contagieux afin que, loin de redouter d'être appelé et de répondre à cet appel, beaucoup connaissent cette joie que nul ne peut nous ravir.

C'est pourquoi, j'ai ponctué toutes ces pages de merci au Seigneur. Ils veulent être reconnaissance pour tout ce que le Seigneur m'a donné et me donne encore de vivre à son service, au service de mes frères et au service de son Église.

Aussi bien, j'aime redire, et toujours avec beaucoup d'émotion, cette phrase de la seconde prière eucharistique: « Seigneur, nous te rendons grâce de nous avoir choisis pour servir en ta présence. »

« Tous mes souvenirs sont des actions de grâce » écrivait déjà saint Augustin

Après mûre réflexion, et pour éviter des redites, j'ai choisi d'évoquer ma vie sacerdotale, non pas selon un ordre chronologique, mais selon les éléments constitutifs de la vie de l'Église. Pour vous guider dans la lecture de ce témoignage, voici ci-dessous quelques points de repères :

20 avril 1946 - Ordination sacerdotale à Notre-Dame de Paris

1946-1961 - Préfet au collège Albert-de-Mun à Nogent-sur-Marne  
Aumônier scout

Au service des malades à Lourdes : 1958-1972

1961-1967 - Aumônier du lycée Racine (Paris VIII<sup>e</sup>)

1967-1972 - Vicaire à Sainte-Marie-des-Batignolles (Paris XVII<sup>e</sup>)  
Secrétaire du conseil d'animation du doyenné.

Membre du conseil presbytéral, nommé à la commission « Justice à Paris »

1972-1981 - Curé de la paroisse Notre-Dame-de-Lorette (Paris IX<sup>e</sup>)

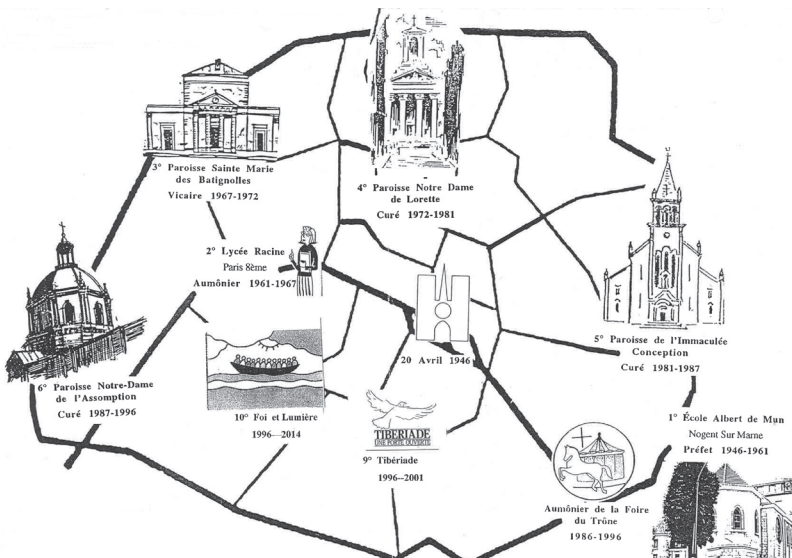
1981-1987 - Curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception (Paris XII<sup>e</sup>)

Aumônier de la Foire du Trône 1986-1996

1987-1996 - Curé de la paroisse Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Passy (Paris XVI<sup>e</sup>)

1996-2001 - Aumônier du *Centre Tibériade* (Paris VII<sup>e</sup>)

Depuis 1996 - Aumônier de communautés d'enfants du mouvement *Foi et Lumière*



I

AVANT ET PENDANT  
LE CONCILE





# I

## Le temps des semailles 1922-1940

*Le semeur est sorti pour semer.  
Mt 13,4*

Heureux le petit enfant que la vie quotidienne de ses parents introduit peu à peu dans le mystère de Dieu !

Heureux le petit enfant qui voit son père, au soir de chaque journée, à genoux, pour rendre grâces à Dieu et réciter, sans ne jamais faillir à son vœu, le *Souvenez-vous*. Une prière que, sans doute, son jeune âge l'empêche de comprendre, mais un jour, il apprendra le vœu que son père a fait avec son épouse au soir de leur mariage, avant de regagner le front, le Chemin des Dames : c'était le 11 avril 1917.

Heureux le petit garçon qui voit chaque jour sa maman égrainer son chapelet : par elle, les mystères joyeux, douloureux et glorieux prennent vie, de la Nativité à la Crucifixion, de l'Annonciation à la Pentecôte.

Heureux le petit garçon qui, avant même d'aller au catéchisme, est initié au mystère de la présence réelle. Si souvent, en revenant de la promenade au bois de Boulogne, avec sa maman, il est entré dans l'église. Devant le tabernacle, ensemble, ils se sont agenouillés. Ce qu'il ne peut pas encore savoir, en regardant sa maman prier, peu à peu, il le percevait.

Heureux le petit garçon à qui ses parents, sans dire mot, font découvrir le sens de la messe :

– première messe matinale du dimanche où court maman, quand dort encore la maison, afin d'être revenue, lorsque tous s'éveilleront, pour faire de ce dimanche un jour de fête familiale.

– non moins rigoureuse grand-messe solennelle, à laquelle papa conduit les aînés, toujours placés au premier rang pour mieux en suivre le déroulement... – Ce qui n'empêchera pas, un jour, une échappée mémorable du cadet, confié quelques instants à la vigilance de son aîné: il avait voulu approcher encore plus près du tabernacle! – et cela avec une rigoureuse ponctualité: Dieu ne saurait attendre et avec une non moins rigoureuse tenue: la sainteté de Dieu n'est pas un vain mot.

Heureux le petit garçon qui, très tôt, participe à la prière familiale avec ses parents.

Même si certains soirs, il y a des fous rires, quand un esprit malin agite les flammes des bougies pour faire danser les ombres de saint Joseph ou celles des bergers, celles des Mages ou celles des chameaux, accourus à la crèche.

Même quand certains soirs, il y a la voix sévère du père, car on ne plaisante pas avec la prière et le poète ne peut avoir raison, lui qui prétend que Dieu sourit quand un enfant s'endort en mêlant les *Pater* et les *Ave*.

Heureux le petit garçon qui, avant même que ne commence le repas familial, l'accueille comme un don de Dieu reçu pour être partagé et apprend que le pain est sacré, marqué du signe de la Croix par le père de famille.

Heureux le petit garçon à qui ses parents ouvrent les yeux et le cœur aux enfants infirmes, mal-aimés, orphelins: ses mains s'ouvrent alors pour partager et il découvre la vérité de la parole de Jésus: « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. »

J'ai été ce petit enfant éduqué et nourri par la foi de mes parents, une foi qui était passée par le mystère de la Croix, quand ils ont fermé les yeux de Marie-Thérèse, ma sœur, le 11 mars 1925, puis quelques jours plus tard, le 23 mars, ceux de Paul, mon petit frère. Tous les deux, ils les ont remis entre les mains de Dieu et eux-mêmes, se sont remis entre les mains de Dieu.

J'ai été ce petit garçon : j'en rends grâce à mes parents ; j'en rends grâce à Dieu.

Dans leur foyer, il a pu semer ma vocation.

– Un concours aux conséquences inattendues.

Janvier 1930. Je suis très malade. Mes parents sont très inquiets, c'est du moins ce qu'ils me diront plus tard. Peut-être, pensent-ils aussi au drame qu'ils ont vécu avec Marie-Thérèse et Paul ?

Une banale séance de vaccination scolaire contre la diphtérie a déclenché une très grave infection. Aujourd'hui, grâce aux antibiotiques, cela ne serait rien. Mais nous sommes en janvier 1930, et la médecine reste assez désarmée devant une telle infection. Elle nécessite une intervention chirurgicale et des soins prolongés. Pour m'emmener à la clinique, Papa s'ingénie à me faire plaisir, en m'offrant chaque jour un taxi d'une couleur différente. Pendant cinq semaines, maman a la mission difficile de refaire mes pansements : c'est très douloureux... Peut-être suis-je un peu douillet ?

Avec Jean, mon frère aîné, nous avons gagné un abonnement d'un an à la toute nouvelle revue *Missi*. Elle contient l'épopée des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, dans le grand Nord et celle des Pères du Saint-Esprit en Afrique.

Près de chez nous, sous l'impulsion du Père Brottier, vient de se construire la première chapelle parisienne dédiée à Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Mes parents nous y emmènent souvent prier, car comme de très nombreux anciens combattants de 1914-1918, papa avait une grande dévotion envers cette Sainte. Comme beaucoup de ses camarades, il estimait que c'était elle qui l'avait protégé. Aussi ce lieu s'inscrit-il tout naturellement dans le circuit de nos promenades dominicales. Mais qui est sainte Thérèse ? Maman m'apprend qu'elle est la patronne des missions, parce que, malgré son extrême fatigue et la grave maladie qui la rongait, elle marchait dans le cloître du carmel de Lisieux en offrant ses souffrances pour les missionnaires.

Alors, maman me suggère d'offrir, moi aussi, mes « petites souffrances » pour les missionnaires dont les récits me passionnent. Lentement cette proposition fait son chemin en moi.

*Missi* n'est plus seulement l'évocation de quelques merveilleuses aventures missionnaires. C'est la découverte que des hommes sont capables de tout quitter pour annoncer la Bonne Nouvelle à ceux qui ne savent pas encore que Dieu les aime.

Est-ce tout cela qui m'a mûri? Mais j'ai la grande joie de faire ma première communion le 8 mai 1930.

– En écoutant le chant de l'alouette

Avril 1932. Il fait beau et sec... L'air est limpide. Derrière la pension de famille à Chanteau-la-Forêt – à quelque vingt kilomètres d'Orléans –, où nos parents nous offrent quelques jours de vacances à la sortie de l'hiver. Les champs offrent de grandes flaques d'eau au soleil qui s'amuse à les faire miroiter. À tire d'aile, l'alouette s'envole dans les cieux.

Je médite: «Un bien grand mot pour un petit garçon de dix ans!» Mais une grave question me soucie. Aujourd'hui, c'est le jeudi saint. Tout à l'heure, en allant cueillir les premières pervenches, qui parsèment les abords de l'église, j'ai voulu entrer: elle était fermée! Pourquoi? Et fermée depuis longtemps, aux dires des voisins. Pourquoi?

Au déjeuner, j'ai interrogé mes parents; ils m'ont répondu: «Dans ce village, il n'y a plus de prêtre.»

Leur réponse me laisse songeur: «Alors la mission n'est pas seulement en Afrique?»

– Incident de parcours.

Vont suivre trois années difficiles. Tout irait bien si, au lycée Janson-de-Sailly, il n'y avait pas ce professeur d'allemand qui me terrorise et cela s'aggrave de la sixième à la cinquième.

Puisque, depuis ma retraite de communion solennelle et de confirmation, en mai 1932, j'ai parlé pour la première fois à mes parents de mon désir, ô certes encore bien vague, de devenir prêtre un jour, pourquoi ne pas entrer au petit séminaire de Paris?

Là, très vite, je me sens mal à l'aise. Mon espièglerie se révolte très souvent contre ce que j'ose encore appeler aujourd'hui, l'hypocrisie de beaucoup. Ma grande affectivité souffre aussi du poids de l'internat, moi qui aime tellement l'atmosphère que papa et

maman ont su créer à la maison. Mais pendant ces deux années passées en ce lieu, j'ai découvert l'importance de la messe quotidienne et aussi l'amour du grec, grâce à la présentation vivante comme un livre d'aventures de l'Anabase : merci, Père Poulain !

Le supérieur du petit séminaire, ayant jugé que je n'avais pas « l'esprit de la maison », je quitte ce lieu, le cœur très gros en juillet 1935. Je me sens victime d'une injustice, n'ayant été ni écouté, ni compris, me semble-t-il encore quelque quatre-vingts ans plus tard. L'angoisse me saisit : me suis-je trompé ? Ne pourrais-je jamais être prêtre ?

Heureusement, je trouve un appui sacerdotal et un réconfort spirituel auprès du Père Martin, mon confesseur au petit séminaire, devenu vicaire à la paroisse Saint-Laurent. Il m'aide à surmonter ce que lui-même qualifie d'« incident de parcours ». J'irai le voir très régulièrement, les années suivantes.

En octobre 1935, j'entre en quatrième au collège Sainte-Marie-de-Monceau, où papa est professeur depuis déjà dix ans et il le restera jusqu'à sa retraite, en juillet 1950.

– En prenant le métro

Je suis en troisième à Sainte-Marie-de-Monceau. Tout va bien.

Un matin d'avril 1937 se produit un événement déterminant pour ma vocation et pourtant, si j'en sais bien le mois – avril –, j'en ai oublié le jour.

Le censeur de Sainte-Marie, le Père Hanz, était quelque peu au courant de mes projets d'avenir. Sans vouloir faire la moindre pression sur moi, et dans un profond respect de ce que serait un jour ma décision, il m'avait conseillé de faire partie de la congrégation de Notre-Dame. Elle regroupait une vingtaine d'élèves. Les exigences étaient simples : réciter chaque jour une dizaine de chapelet, faire chaque semaine une visite au Saint-Sacrement, participer tous les quinze jours à un petit fervorino du Père Hanz et, une fois par mois, servir la messe de 7 h 15 au collège.

Habitant beaucoup plus loin que mes camarades, (nous étions alors rue de la Tour) le Père Hanz m'avait dispensé de cette obligation. Mais je n'étais pas d'accord, surtout dès la fin de l'hiver.

C'est pourquoi ce matin-là, je pris le métro à 6 h 45 à la station rue de la Pompe. Pressé par la foule des hommes qui partaient ou revenaient du travail, notamment des usines Renault, puisque la ligne n° 9 dessert ce secteur, brusquement, je me suis interrogé : « Ces hommes, savent-ils pourquoi ils vivent ? Qu'elle est leur raison de vivre ? Et qui le leur dira ? »

Alors non moins brusquement s'est imposée à moi cette prière : « Seigneur, envoie-moi ! »

Aujourd'hui encore, j'ai l'impression que tout ceci s'est passé en quelques très brefs instants.

Ce matin-là, j'ai très mal servi la messe. Le Père Hanz a dû penser que je n'étais pas encore réveillé ! Mais je ne pouvais pas et je ne voulais pas lui confier ce qui venait de m'arriver, car maintenant, j'en avais la certitude : Demain, je serai prêtre !

– Que de questions !

Septembre 1939-1940. La guerre est déclarée. Sainte-Marie-de-Monceau a fermé ses portes. Papa a été nommé professeur à l'école Fénelon à Elbeuf, à trente kilomètres de Rouen. Nous nous installons en cette ville, les parents, ma sœur Annie, Tony, mon jeune frère et moi. Jean, mon aîné, vient de réaliser son rêve : il a intégré Saint-Cyr. Je rentre en terminale philo, la seule existante en cette école.

À Elbeuf, je vais vivre une année très importante de questionnement et de découvertes.

Il y a d'abord une figure de prêtre remarquable, l'abbé Becquet, mon professeur de philo. Il est en même temps bon professeur, très attentif à chacun de ses élèves et rayonnant de la bonté et de la transcendance de Dieu. Lors de la débâcle en juin 1940, il sera la seule autorité à rester en place pour tenter d'organiser la vie de la cité. Malgré sa santé fragile, il continuera tout au long des années de guerre à vivre le rôle antique de l'évêque au moment des grandes invasions : *defensor civitatis*. À la libération, il sera écrasé par un camion américain.

Je m'ouvre à lui de mon projet, car n'est-ce pas l'année des grandes décisions ? Je trouve en lui une oreille et un cœur attentifs.